



[L E S I T E D E S B E U R S G A Y S]

Le roman d'Eyet-Chékib Djaziri, “ un poisson sur la balançoire ” a été élaboré à partir du journal intime qu’il tenait pendant son adolescence.

Il est des événements que l’auteur n’avait pas cru bon retranscrire dans son roman, de même que des personnages furent écartés de l’histoire finale , car leur rôle avait été jugé secondaire.

Voici en “ live ” quelques extraits tirés directement des cahiers de l’auteur et qu’il a bien voulu nous confier afin que ceux qui ont aimé le personnage de Sofière puissent pénétrer un peu plus avant son intimité (si j’ose dire !).

En décembre 1971, date à laquelle l’auteur débute son journal, il est âgé de quatorze ans et six mois.

Le journal intime de “ Sofière ” était tenu en français, mais il est certains passages écrits en arabe, notamment les poèmes qu’il inspirait à ses petits camarades et qu’il recopiait tel quel dans ses cahiers. Ces passages-là, l’auteur les a traduits pour vous.

Samedi 11 Décembre 1971:

Ton regard a en vain cherché son regard

Mais tu n’as pu capter que sa silhouette gracile

Tes sens sont en éveils, tu es chauffé à blanc

L’objet de ton sourire ignore ton doux penchant

Si tu n’as pas, Sofière, d’échos à ton désir

Cherche donc ailleurs des amours plus faciles

Noureddine

J’ai fini par confier mon lourd secret à Noureddine, il fallait que je le dise à quelqu’un, mon intérêt pour Mohamed-Ali prend des proportions trop importantes. Ca devenait trop lourd à porter pour mes frêles épaules. Je n’ai personne à qui confier un tel penchant, surtout pas au groupe, il n’est pas prêt pour ces confidences, il ne serait pas d’accord pour que je disperse mes sentiments.

Noureddine m’est apparu comme la personne la plus apte à m’écouter. Il fait figure de sage dans la classe, toujours maître de lui, je ne l’ai jamais entendu émettre de critique envers quiconque, il ne donne son avis que si on le lui demande.

Je ne lui ai pas demandé son avis, c’est pourquoi il s’est contenté d’écrire ce poème en arabe que j’ai copié en haut de la page, il n’a rien ajouté.

Je me sens libéré d’un poids énorme, je respire enfin mieux.

J’ai avoué à un étranger au groupe, mon penchant condamnable et au lieu de se sauver en hurlant ou de me regarder comme un monstre dénaturé, il s’est contenté d’écouter mon histoire comme si l’amour que je portais à un autre garçon était ce qu’il avait entendu de plus naturel jusque’ici.

Je me suis demandé s’il avait bien compris ce que je lui racontais, mais son poème a confirmé qu’il n’y avait pas eu d’ambiguïté dans l’interprétation de mes dires.

Mardi 4 janvier 1972

Nous sommes rentrés en classe aujourd'hui. J'ai fait mes adieux à l'année 1971 sans trop de regrets, elle ne m'a rien apporté d'exceptionnel, ni en bon ni en mauvais, y compris le divorce de mes parents que je considère sinon comme banal, du moins comme tellement attendu, voire souhaité, que son annonce à été vécue comme une délivrance bien plus que comme un drame. Pourtant ma mère me manque beaucoup.

Je suis arrivé en avance aujourd'hui, afin de prendre le temps de faire le tour de la cour de récréation, qui est immense, à la recherche de Mohamed-Ali. Depuis le début des vacances, le vingt deux décembre, je pense à lui nuit et jour. Mon amour m'étouffe, mon amour m'épuise, mon amour me tue !

J'ai essayé de secouer ma léthargie en sortant beaucoup avec le groupe, notamment au cinéma où ils passaient le dernier Visconti, Mort à Venise. Je ne peux pas dire que ce très beau film m'ait arrangé le moral, mais j'ai cru reconnaître dans le regard candide de Tazio cet éclair pervers qui laissait brièvement transparaître le visage du démon, masqué, le reste du temps, par son angélique apparence. Visage que mon propre miroir m'a rendu familier. Puis j'ai profité de l'exceptionnelle clémence météorologique pour faire de longues promenades dans Tunis, cherchant à oublier l'objet de mon tourment dans des marches interminables.

En partant de la place de l'indépendance, devant la cathédrale Saint Vincent de Paul, je descendais l'avenue Habib Bourguiba bordée d'arbres sur près d'un kilomètre, puis je longeais l'avenue Mohamed V jusqu'au jardin du Belvédère où je me perdais dans la contemplation d'une nature exubérante.

Ces promenades dans Tunis avait un autre but, moins avouable, que de m'occuper l'esprit.

Tandis que j'habite le Bardo, très proche banlieue de Tunis, Mohamed-Ali habite la capitale. En allant me promener quotidiennement dans son centre, j'augmentais les chances de le croiser. Cela ne s'est jamais produit durant les deux semaines de congés.

Aujourd'hui, j'ai eu beau faire le tour de la récréation et de toutes les classes, je ne l'ai pas vu.

Mercredi 5 janvier 1972

Le soleil brille dans le ciel, je ne peux pas en dire autant de mon coeur. Tout d'abord l'interro de maths s'est mal passée, je ne peux pas non plus exceller dans toutes les matières, n'est-ce pas ? Il faudrait quand même que j'arrive à exceller dans une ou deux... au moins.

Ce qui m'assombrit surtout l'âme, en cette journée stupidement ensoleillée, c'est l'absence prolongée de Mohamed-Ali. Aurait il une rentrée différée celui là ? À moins qu'il ne joue à cache-cache ! Ne nous leurrions pas, je ne revêts pas assez d'importance à ses yeux pour qu'il ait envie de jouer à quoi que ce soit avec moi, ne serait-ce qu'à cache-cache.

A cause de lui je suis d'une humeur exécrationnelle avec tout le monde.

Qu'il aille au diable !... et moi avec...

Vendredi 7 janvier 1972

Je l'ai vu, enfin ! Je commençais à désespérer. Mon pouls s'est accéléré, ma respiration s'est faite haletante, j'étais répandu comme une serpillière à ses pieds.

Il est plus beau que jamais, il n'a pas plus fait attention à moi que les autres fois, pourtant sa présence a illuminé ma journée. Ma bonne humeur est revenue miraculeusement. Noureddine m'en a fait la remarque. Étant le seul à partager mon secret, il me demandait depuis quelques jours des nouvelles sur l'évolution de mes sentiments. Je n'ai pas été agréable avec lui, je lui ai dit que ça ne le regardait pas, je devrais essayer de le ménager, je suis bien content de le trouver après tout, quand le besoin irréprouvable de me confier se fait sentir.

Si Mohamed-Ali est assez indifférent, ce n'est pas la faute à Noureddine. C'est uniquement ma faute, moi qui ne sais montrer suffisamment d'audace pour retenir son attention. Mais que faire ? Un strip-tease en pleine cour de récréation ? J'imagine le scandale (ce serait drôle, non ?)

Samedi 15 Janvier 1972

Je n'aime pas les week-end (pas plus que les vacances), je ne vois pas Mohamed-Ali. Khélil est venu me consoler, il habite à côté et fait partie du groupe qui comprend aussi Fethi et Taoufik.

Ce qui nous lie plus particulièrement tous les trois, c'est un jeu que j'ai inventé il y a quelques temps déjà. On se donne des poissons, c'est le mot de code qui désigne les baisers qu'on s'échange sur la bouche. Ce mot de code nous permet d'en parler, même en public, sans être compris de qui que ce soit.

Nous avons prêté serment de ne jamais trahir ce secret. Ils m'ont fait promettre aussi de ne jamais jouer à ce petit jeu avec d'autres. Seraient-ils jaloux ? Cette idée d'être à leur disposition exclusive, de leur appartenir, m'excite beaucoup, même si je me défends d'être un objet de plaisir. Moi aussi je leur prends du plaisir.

Tout à commencé il y a deux ans et demi, Khélil me poussait sur une balançoire installée sur une branche du mûrier dans le jardin, à un moment, par jeu et sûrement aussi par provocation, j'ai renversé la tête en arrière et avant que Khélil ne donne une poussée pour me renvoyer dans les airs, je l'ai embrassé sur la joue. Un peu surpris il a attendu que je sois de nouveau à sa portée pour me rendre mon baiser.

Ca commençait à beaucoup nous amuser et tandis que la balançoire revenait, ma tête toujours rejetée en arrière, ce sont nos lèvres qui se sont rencontrées. On a cessés de rire.

Je n'avais pas vraiment calculé mon coup, mais de même que pour le baiser sur la joue, Khélil a attendu que la balançoire revienne sur lui pour me saisir la tête entre ses mains et déposer, cette fois volontairement, un baiser plus appuyé sur mes lèvres, qui nous a tous les deux profondément troublés.

Fethi et Taoufik qui se trouvaient là, ont insisté pour me pousser aussi, Khélil a cédé sa place.

Mais eux, ce jour là, n'ont eu droit qu'à ma joue. J'avais le même âge que Taoufik, douze ans, Khélil et Fethi, un peu plus âgés, en avaient presque quatorze

Jeudi 20 Janvier 1972

Je commençais à désespérer de ne pas l'avoir vu à l'école depuis deux jours et ce soir en allant chercher le pain sur la place du Bardo, je l'ai vu. Il était assis aux côtés de son père dans un coupé Mercedes. Son père est l'un des plus grands chirurgien dentiste de Tunis, il peut se permettre de rouler dans une voiture de luxe. D'ailleurs sa mère le dépose souvent devant l'école au volant d'une Alpha Roméo cabriolet rouge.

Nos regards se sont croisés, il m'a souri, j'ai cru défaillir de bonheur en même temps que je ressentais de la honte avec mon pain à la main. Je me sentais indigne de lui, presque un souillon.

Le prince et la bergère, c'est le titre de conte qui m'est venu à l'esprit en prenant conscience de la situation. Si je me souvenais bien, dans l'histoire le prince finissait par épouser sa bergère. J'avais peu de chance de voir mon histoire se terminer de la même façon. La vie n'était pas, hélas, un conte de fée.

Vendredi 21 Janvier 1972

J'ai failli mettre le groupe au courant, mais je n'ai pas osé, ils sont trop exclusifs et m'ont déjà mis en garde plusieurs fois surtout Khélil et Fethi.

— Attention Sofienne, n'embrasse jamais un autre garçon comme tu le fais avec nous, ça pourrait mal tourner pour toi, tu pourrais avoir affaire à quelqu'un de bien plus âgé qui ne se contenterait pas longtemps d'un simple baiser sur les lèvres, tu ne devras jamais aller chercher ailleurs ce que nous pouvons te donner... avec beaucoup de tendresse.

Ils avaient introduit dans leur phrase, un ton mi cajoleur, mi menaçant dans ce qui était plus un ordre impératif qu'une simple mise en garde. J'avais donc promis.

Noureddine étant neutre, il était plus facile de lui raconter le bouleversement que la seule vue de Mohamed-Ali mettait dans mes sens; il m'avait beaucoup étonné par sa largesse d'esprit la première fois que je lui avais parlé. Il m'a d'autant plus surpris par la mise en garde qu'il m'a adressée à travers ce second poème, toujours écrit en arabe:

Dans l'attente d'un geste, le sourire aux lèvres, le coeur serein
Pour un regard de lui, tu te vendrais au Diable, tu renierais ton Dieu
Tu as déjà renié ton naturel d'homme, laissant exploser tes amours coupables
Et voila que vos chemins se croisent, vos regards s'accrochent
Le sourire allumeur emballe ton pauvre coeur, ta peau frémit, l'appelle
Prends garde que vagues et tempête ne s'invitent à ta fête
Et crains d'écouter les mauvais génies, ils t'entraîneront dans des abîmes maudits
Le feu de ta passion consumera vos sens et vos âmes salies
Sur le bûcher de tes penchants dénaturés, vos regards en cendres seront réduits.

Et bien c'est gai ! Je savais que Noureddine traversait une crise mystique, mais là c'est carrément un délire qu'il nous fait.

Me voici donc voué aux flammes de l'enfer et en prise avec les plus mauvais génies de la création. Alors je me brûlerai les ailes si tel est mon destin. J'irai chercher jusque dans le feu de ma passion l'objet de mon désir. J'irai chercher ma mort au coeur de ma folie. Je damnerai mon âme dans le brasier de nos corps. Je me perdrai puisqu'il le faut, mais je l'aurai ! (Je viens de me relire, il faut croire que le délire de Noureddine est contagieux...)

Dimanche 23 Janvier 1972

Fethi est venu me chercher, ses parents étaient sortis, il habite en face, il voulait un poisson nous sommes allés dans sa chambre il s'est allongé sur moi et m'a embrassé sur la bouche, j'aime sa bouche, sa langue est très douce. Pourtant mon préféré a ce petit jeu reste Khélil, le premier à avoir posé ses lèvres sur les miennes, et puis il est plus grand, plus costaud, plus excitant, plus homme !

Son jeune frère, Sahbi, est arrivé, on s'est séparés avant qu'il n'entre dans la chambre, mais comme il nous avait déjà surpris une fois, il s'est douté de ce qui se passait et a demandé, lui aussi, a m'embrasser.

Fethi m'a fait un signe et je me suis exécuté de mauvaise grâce car il ne me plaît pas physiquement, il est moins mignon que son frère et j'ai l'impression qu'il le fait pour imiter les autres et non parce qu'il aime ça ! Il embrasse mal.

Le pire c'est qu'il ne me viendrait même pas à l'idée de refuser, je leur obéis comme si je leur appartenais réellement, surtout avec Fethi qui est, dans le groupe, celui qui a le plus d'autorité .

Mercredi 26 Janvier 1972

Maman est venue me chercher a la sortie du lycée, on devait aller au cinéma et dîner ensemble chez elle a Tunis où j'ai passé la nuit. Depuis leur divorce en juillet dernier, maman habite un studio au 52, rue Caton, nous sommes restés avec papa parce qu'elle n'aurait pas pu loger trois enfants, n'ayant pas de revenus assez importants pour s'offrir plus qu'un studio.

Si nous n'avions pas été à la garde de mon père, elle n'aurait jamais vu un sou de pension alimentaire, alors de temps en temps elle en prend un, sur les trois, pour une soirée et une nuit.

J'aime quand ma mère vient me chercher a l'école, tout le monde la regarde, elle est grande, blonde, les yeux gris, belle, vraiment très belle, on la compare souvent à Grace Kelly, elle a cette élégance et cette majesté naturelle qui lui confèrent en toutes circonstances l'allure d'une reine. Je crois qu'à trente neuf ans elle est en train d'accéder à la pleine maturité de sa beauté et je suis très fier d'elle.

Elle me manque terriblement depuis qu'elle est partie, même si on se voit régulièrement, mais en même temps c'est plus vivable a la maison.

Avant le divorce, il faut reconnaître qu'ils étaient parfois un peu bruyants dans leurs démonstrations, non pas d'affection, mais plutôt d'hostilité. Il est même arrivé a papa de la gifler, une fois. Comme mon père est rarement violent, cela m'avait beaucoup choqué.

J'ai passé une excellente soirée comme a chaque fois que nous sommes en tête à tête ma mère et moi.

J'ai toujours pensé que j'aurais été très bien dans le rôle d'un fils unique.

Jeudi 27 Janvier 1972

J'ai abordé Mohamed-Ali, ou plutôt je suis presque tombé sur lui, nos mères respectives nous ont déposés en voiture devant l'école au même endroit au même moment. Comme ma mère est française et qu'il a l'air un peu bourgeois snobinard, que dans ce milieu il est de bon ton de fréquenter des européens, il m'a sourit. D'autant que la culture française reste très appréciée de l'intelligentsia.

Il s'est avancé vers moi, nous avons remonté l'allée qui va de la grille a la cour de récré. J'étais très près de lui, je pouvais sentir l'odeur de sa peau, j'avais du mal à réaliser que ses paroles s'adressaient a moi. C'était féérique d'être a ses côtés, la bergère se rapprochait de son prince.

J'avais l'impression de vivre un rêve, je n'ai pas dit grand chose, je bafouillais dès que je tentais de prononcer une parole. Lui, semblait très à l'aise, il est évident que s'il n'éprouve pas les mêmes sentiments que j'ai pour lui, il n'y a aucune raison pour qu'il se sente ému .

Cette fois-ci je me suis bien gardé de faire la moindre confiance à Noureddine.
Je ne sais pas dans quel enfer son prochain poème m'aurait envoyé rôtir.